

Henry Quinson Défroqué du CAC 40

PARCOURS

1961 Naissance à l'hôpital américain de Neuilly-sur-Seine.	1985 Entre à la banque Indosuez.	1988 Sort « Barre rock », disque 45-tours, en soutien à Raymond Barre.	1989 Quitte son travail de trader et se retire au monastère de Tamié (Savoie).	1997 Participe à la création de la fraternité Saint-Paul dans une cité de Marseille.	2008 Publie « Moine des cités, de Wall Street aux quartiers Nord de Marseille ».
--	--	--	--	--	--

L'ancien trader est devenu pauvre et moine. Aujourd'hui, il vit dans les quartiers nord de Marseille et observe sans déplaisir l'effondrement de Wall Street et des banques d'affaires

C'est un monastère invisible, qui porte le même nom, Saint-Paul, que la cité HLM des quartiers Nord de Marseille, où Henry Quinson, ex-brillant trader des marchés financiers, a élu domicile, il y a maintenant onze ans, avec trois autres moines. Ces chrétiens sans soutane, tous les gosses du quartier les connaissent.

L'un d'eux, un petit garçon d'origine comorienne, veut bien y emmener le visiteur, l'entraînant à travers les terrains vagues et zigzaguant entre les barres d'immeubles jusqu'à une cour parking, encombrée de voitures et de quelques platanes. Le gamin tend le doigt. Les « boss de Saint-Paul », comme les désigne un minuscule graffiti, habitent là, au premier étage du bâtiment 1. Loin de l'enfance dorée et des griseries du CAC 40 qu'a connues, dans une autre vie, le grand type en polo qui vous ouvre la porte.

« La première fois que j'ai vu une voisine, une Maghrébine, se pencher à la fenêtre et se mettre à hurler : "Je vais te tuer !" à son fils, je suis resté perplexe. En fait, il suffit de traduire : "Mon chéri, on passe à table dans cinq minutes" et tout s'éclaire », s'amuse Henry Quinson. Car il s'amuse, le moine de Saint-Paul ! De lui, surtout. Des autres, un peu. Depuis toujours.

N'a-t-il pas dessiné, adolescent, alors qu'il était élève au lycée huppé Saint-Jean de Passy, dans le 16^e arrondissement de Paris, une BD comique, baptisée *Raid sur les Seychelles*, où il faisait la caricature des professeurs de terminale ? N'a-t-il pas sorti un 45-tours, *Barre rock*, alors qu'il participait à la campagne électorale de Raymond Barre, candidat à la présidence de la République ? Ne déridait-il pas ses clients de la banque Indosuez, où il fut, disent ses amis, un « commercial hors pair » doublé d'un « boute-en-train génial », quand il les appelait au téléphone, imitant à la perfection l'accent du général de Gaulle ou celui de Giscard d'Estaing ?

Le chemin a été long – et quelquefois vertigineux – qui a fait de ce fils à papa fran-



co-américain, élevé à New York, à Bruxelles et à Paris, dans l'opulence et les bonnes manières de la bourgeoisie catholique, un moine ouvrier new-look. Ni prêtre ni ouvrier, mais « établi », après plusieurs années de retraite dans le silence de monastères traditionnels, dans l'un de ces territoires symboles, la banlieue, parmi une population démunie, émigrée d'Algérie, de Tunisie ou des Comores, de culture ou de foi musulmane. Et dans une ville, Marseille, qui est, à elle seule, un pays frontière... Ici, pas de huis clos et pas de tour d'ivoire !

« Notre appartement est une sorte de porterie monastique », résume l'ex-champion des marchés financiers, habitué, autrefois, à jouer au foot avec ses deux frères, dans le couloir de l'appartement familial, un 300 m² à deux pas des Champs-Élysées. Ici, les fenêtres donnent sur des talus mal gazonnés. Il y a juste la place pour recevoir les enfants, une quarantaine au total, qui viennent, plusieurs fois par semaine, suivre des cours de soutien scolaire.

Le matin, les moines travaillent à l'extérieur. Henry Quinson est professeur d'anglais. Mais l'après-midi, ils sont là : les habitants de la cité peuvent frapper à la porte. Les uns parce qu'ils ont envie de parler. Les autres parce qu'ils ont besoin d'aide pour remplir formulaires ou dossiers administratifs. Souvent, le soir, un SDF vient, « avec son rat sur l'épaule », se recueillir

dans le petit salon que les moines ont aménagé en lieu de prière. « Les intégristes sont sans doute surpris. Mais parmi le milieu conciliaire, la fraternité Saint-Paul est très bien vue. Et même soutenue », assure Paul Laplane, Marseillais de vieille souche et catholique pratiquant, qui loue le rôle « pionnier » de cette communauté de nouveaux adeptes de Jésus.



La prime mensuelle que je touchais à Indosuez représente mon salaire annuel de prof à mi-temps

Catholique elle aussi, Alix Bernard, ancienne collègue d'Henry Quinson, avoue quand même être « tombée de l'armoire », quand elle a appris, un jour d'octobre 1989, que son camarade trader démissionnait pour entrer dans un monastère. Tout le monde pensait que le jeune ban-

quier d'affaires, élégant locataire d'un luxueux appartement de l'avenue Bosquet, dans le 7^e arrondissement de Paris, allait lâcher Indosuez pour Merrill Lynch et quitter Paris pour la City de Londres. Et voilà qu'il décidait de rejoindre un monastère cistercien en Savoie !

« Ce choix restera toujours incompréhensible pour ceux qui ne connaissent que le monde visible », relève Henry Quinson dans son livre témoignage *Moine des cités, de Wall Street aux quartiers Nord de Marseille* (éd. Nouvelle Cité, 236 p., 22 euros), où il décrit son parcours personnel et sa lente métamorphose spirituelle, inspirée du « nouveau monachisme » né aux États-Unis.

« Il n'a pas agi sur un coup de tête, c'est une décision qu'il a longuement mûrie », témoigne Marielle B., amie de longue date et elle-même catholique. Dans son livre, Henry Quinson cite longuement Madeleine Delbrêl, cette « grande mystique moderne », morte en 1964, qui vécut en milieu ouvrier communiste à Ivry-sur-Seine. « Le fait qu'il ait renoncé, aussi radicalement, à sa vie d'avant : le pouvoir, le savoir et l'argent... ça m'époustoufle, moi qui viens d'un milieu très modeste », confie l'un de ses proches, Jacques Soto, enseignant, comme Henry Quinson, au lycée Lacordaire de Marseille. « Je suis athée et délégué CGT », ajoute l'ami du moine, ancien militant du PCF.

Les athées et les femmes, Henry Quin-

son adore : ce moine dérangeant aime à être dérangé. Les remises en cause le stimulent. Non-conformiste – « et non pas anti-conformiste », nuance-t-il –, il a renoncé à sa fortune sans regret, offrant les quelques millions de francs qu'il possédait à diverses associations caritatives. Aujourd'hui, son travail salarié lui rapporte 1 000 euros par mois et il vit sans mutuelle d'assurance. « La prime mensuelle que je touchais à Indosuez représente mon salaire annuel de prof à mi-temps », sourit-il.

La crise financière, vue de la cité Saint-Paul ? « C'est plutôt une bonne nouvelle : ça va être plus facile d'acheter une maison ou son appartement », commente l'ancien trader, qui lit le *New York Times* tous les matins sur Internet et observe, sans déplaisir, « l'agonie des fleurons de Wall Street et des banques d'affaires américaines ».

Foncièrement défiant à l'égard de la hiérarchie et de la pompe ecclésiastiques, il n'hésite pas à faire un bras d'honneur pour résumer ce qu'il pense des « représentations mortifères d'un Dieu devant lequel on se prosterner ». Celui qui fut l'ami de Christophe Lebreton, l'un des sept moines de Tibéhirine, assassiné en Algérie, en 1996, assure souhaiter rester « le plus longtemps possible » dans son modeste fief de la cité Saint-Paul. Jusqu'au prochain voyage ? ■

CATHERINE SIMON

PHOTO OLIVIER METZGER POUR « LE MONDE »